

## Pour comprendre les mensonges de Poutine sur l'Ukraine, il faut remonter les siècles.

Non content d'écraser l'Ukraine d'aujourd'hui, Poutine veut en effacer l'histoire. Il l'a martelé : l'Ukraine n'existe pas, elle n'est qu'une province de Russie peuplée de Russes et ne doit son existence factice qu'à un caprice de Lénine. C'est une falsification.

Par [Francois Reynaert](#) publié le 13 mars 2022 à 08h00



### 1. De la Rus' de Kiev aux invasions mongoles (IXe-XIIIe siècles)

Le début de ce récit, c'est indéniable, pose les bases d'une histoire commune. Pour le comprendre, il faut d'abord aller rendre visite à un peuple que personne ne pense trouver dans l'aventure : **les Vikings de Suède, les Varègues**. Habiles au commerce, ils trafiquent le long des grands fleuves qui coulent vers le sud. Vers 880, un de leurs groupes s'installe sur les rives du Dniepr et fonde Kiev, que l'on appelle bientôt **la Rus' de Kiev**, c'est-à-dire la principauté peuplée par les Rus', peuple issu des Varègues et des Slaves vivant par là. Le commerce – fourrure et bois – se fait essentiellement avec Constantinople, riche capitale de l'empire byzantin. En 988, pour parfaire cette alliance, **le prince de Kiev, Vladimir, se fait baptiser**. Voici **les Rus' devenus chrétiens orthodoxes**. Voici ce monde doté d'un saint fondateur – les présidents russe et ukrainien partagent son nom (Volodymyr en est une variante). Kiev crée bientôt un empire, assis sur un réseau de principautés, Novgorod, Smolensk ou Moscou, fondé au XIIIe siècle.

Au XIIIe siècle, cet univers est balayé par un tsunami venu de l'est : **les invasions mongoles**. Pendant deux siècles, les cités mises à genoux doivent verser un tribut aux nouveaux maîtres. Moscou en organise la collecte, ce qui l'enrichit au passage et lui permet, au XVe siècle, de mener la guerre contre le « *joug tatar* » (autre nom des Mongols). Le glissement est fait. Moscou est le nouveau phare du monde issu de la Rus'. Après la prise de Constantinople par les Ottomans (1453), la ville peut se croire la « *troisième Rome* ». Après Ivan le Terrible (1530-1584), les princes de Moscovie prennent le titre de **tsar**, c'est-à-dire de nouveau César. Ils n'ont plus pour objectif que de réunir sous leur sceptre « **toutes les Russies** », autrement dit les anciennes principautés des Rus'.



Inauguration d'une statue de Vladimir le Grand, à Moscou, par le président russe Vladimir Poutine, le 4 novembre 2016. (Natalia KOLESNIKOVA/AFP)

En novembre 2016, au grand dam de nombreux Moscovites, Vladimir Poutine, aux côtés du patriarche Cyrille de Moscou, inaugure devant le Kremlin une gigantesque statue de saint Vladimir le Grand, le prince de Kiev qui, par son baptême, a converti le monde russe à l'orthodoxie. Pour le président russe, le coup est double. Il lui permet de jouer la carte qui lui est chère, des « *racines chrétiennes* » et de la Sainte Russie. Et déjà, en même temps, d'annexer symboliquement l'Ukraine. Comme l'explique alors l'historien Nikita Sokolov, *cité par « Libération »*, il s'agit de « *voler à l'Ukraine la palme de l'unification de la Rus', de dire que la véritable Russie, c'est la Moscovie et non pas Kiev* ».

## 2. L'Etat cosaque (1649-1764), ancêtre de l'Etat ukrainien

Hier centrales, les terres qui forment aujourd'hui l'Ukraine sont devenues des marches (une des étymologies proposées du mot Ukraine renvoie à l'idée de frontière). Désormais, leur histoire diverge de celle de Moscou. Elles sont en grande partie sous la coupe de la nouvelle puissance locale, la Pologne. ***La noblesse polonaise, catholique, réduit à la misère les paysans ukrainiens, orthodoxes.*** Ceux-ci se mettent sous la protection des Cosaques, communautés de paysans soldats, installés dans la région de Zaporogouie. Comme ceux qui sont installés ailleurs dans l'univers russe, les Cosaques zaporogues sont réputés libres et égaux. Ils combattent au nom d'un chef, « *l'hetman* », qu'ils élisent dans une assemblée, la Rada. Entre 1649 et 1764, ils réussissent à former un Etat, l'« *hetmanat cosaque* », considéré comme l'ancêtre de l'Ukraine d'aujourd'hui.

Complétons par un aspect sombre de la période. Pour exploiter la paysannerie ukrainienne, ***la noblesse polonaise recourt aux juifs qu'elle charge de collecter taxes et impôts.*** Cela permet aux popes, appuyés par les Cosaques, d'attiser un antijudaïsme fanatique. Il conduit à des massacres. Ils ne sont hélas pas les derniers de cette histoire.



« *Mazepa aux loups* », huile sur toile du peintre français Horace Vernet (1789-1863), Musée Calvet (Avignon). (Leemage via AFP)



Portrait d'Ivan Mazepa (1639-1709), hetman des Cosaques d'Ukraine. (MARY EVANS/SIPA)

Avec Bogdan Khmelnytsky (1595-1657), fondateur de l'Etat cosaque, Ivan Mazepa (1639-1709) est le plus connu des hetmans. Sa mémoire est aussi au cœur d'une controverse entre Kiev et Moscou. Assaillis de toute part par diverses puissances, les chefs cosaques sont

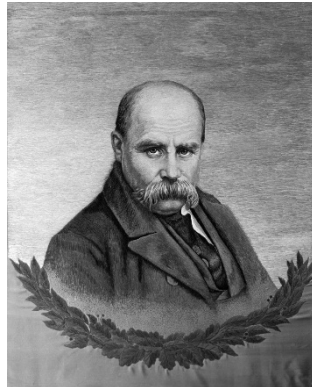
obligés de nouer des alliances. Pendant de nombreuses années, Mazepa se met au service de l'empereur russe Pierre le Grand. Au début du XVIIIe siècle, il le trahit pour s'allier avec Charles XII, le roi de Suède, nouveau venu dans la zone, duquel il espère obtenir l'indépendance de son Etat. Pour les Russes, Mazepa incarne désormais la figure du traître. Les Ukrainiens le tiennent pour un héros. Son effigie orne les billets de 10 hryvnas (0,30 euro), la monnaie nationale.

Notons par ailleurs que l'Occident connaît Ivan Mazepa, sans forcément le rattacher à cette histoire. Il y est devenu célèbre au XIXe siècle, grâce à un poème du Britannique Lord Byron, inspiré par un épisode de la jeunesse de l'hetman, peut-être légendaire. Accusé d'avoir séduit une femme mariée, le jeune homme aurait été puni en étant attaché nu sur un cheval lancé au galop et, recueilli par de braves paysans ukrainiens, aurait survécu au supplice pour devenir chef de guerre. Fascinés par ce destin miraculeux, tous les romantiques, derrière Byron, y allèrent de leur « *Mazeppa* » (écrit en général avec deux P), qui devient une figure littéraire commune. On le retrouve dans une pièce symphonique de Liszt ; dans des toiles de Géricault, Vernet (comme ci-dessus), Chassériau ; ou encore dans « *les Orientales* » de Victor Hugo : « *Eh bien ! ce condamné qui hurle et qui se traîne, ce cadavre vivant, les tribus de l'Ukraine le feront prince un jour.* »

### 3. Le XIXe siècle, la poigne des tsars et le renouveau national

A la fin du XVIIIe siècle, la Pologne disparaît, avalée par ses puissants voisins. Une part de l'Ukraine devient autrichienne, l'autre russe. Les tsars font tout pour russifier cette province qu'ils n'appellent plus que la « *Petite Russie* », vieille appellation qui remonte à Constantinople. Comme en Pologne, en Hongrie, dans les Balkans, la domination de l'Empire se heurte à la nouvelle force du XIXe siècle, le sentiment national. Il s'appuie sur la redécouverte du folklore ou du parler local. Considéré alors comme un patois, l'ukrainien est étudié, codifié, magnifié par de grands écrivains. Le plus célèbre est Taras Chevtchenko (1814-1861), le « *poète national* » ukrainien, cent fois emprisonné et exilé par les tsars.

A la fin du siècle, le pays renoue avec d'autres démons. Après l'assassinat d'Alexandre II, en 1881, ***les autorités déchaînent les masses sur les éternels boucs émissaires : les juifs.*** Un nouveau mot fait son apparition dans les langues du monde : ***les pogroms*** (du russe, détruire). Ceux de Kiev ou d'Odessa deviennent sinistrement célèbres.



Portrait du poète ukrainien Taras Chevtchenko, brodé par Kostyrkina. (SPUTNIK via AFP)

Le XIXe est le siècle du sentiment national. Partout en Europe, les peuples se découvrent une identité commune, appuyée sur le folklore, la langue, une relecture de l'histoire. Ce sentiment est d'autant plus à vif que les peuples sont écrasés par un empire, comme c'est le cas de ceux d'Europe centrale ou orientale, soumis à l'empereur d'Autriche, au sultan ottoman ou aux tsars. Partout apparaissent de grandes figures, poètes ou écrivains, qui portent ce sentiment national, l'incarnent. Comme les Polonais ont leur Adam Mickiewicz (1798-1855) ou les Hongrois leur Sándor Pétöfi (1823-1849), les Ukrainiens ont ***Taras Chevtchenko.***

Fils de paysans serfs, placé comme domestique, il se découvre bientôt un goût et un talent pour la peinture et la littérature, et réussit à faire des études. Initié aux auteurs méconnus de sa province d'origine, l'Ukraine, il en devient fou. Sa vie durant, il n'aura de cesse, dans ses tableaux comme dans ses poèmes, d'en célébrer les richesses, le patrimoine, la langue. Son activisme politique lui vaut de connaître les forteresses du tsar et les duretés de l'exil. Sa figure, ses œuvres écrites ou peintes occupent toujours une place centrale dans la culture et le sentiment national ukrainiens. « *Kobzar* » (le barde, ou plus spécifiquement le joueur de kobza, une sorte de luth), son recueil de poèmes, est considéré comme le marqueur du renouveau de la langue ukrainienne. ***Le nom de Taras Chevtchenko a été donné à l'université de Kiev, la plus réputée du pays.***

#### **4. Une brève indépendance (1917-1921)**

Partagée entre Russes et Austro-Hongrois, l'Ukraine est en première ligne lors de la Grande Guerre. Les deux révolutions de Petrograd en 1917, l'abandon de la guerre par les Russes en janvier 1918, puis la défaite des empires centraux en novembre créent le chaos. Une première indépendance est décrétée par une « ***République populaire ukrainienne*** ». Elle est mise à mal par les autres protagonistes qui ravagent le pays : une sécession anarchiste, les armées russes blanches, les Polonais (qui ont reformé un Etat en 1918) vite engagés dans une guerre avec les armées russes rouges (1919-1921). Accusés de soutenir ces derniers – c'est dans ces années qu'apparaît le mythe du « *judéo-bolchévique* » –, les juifs sont une fois de plus victimes de carnages. Les chefs nationalistes (comme le célèbre Petlioura) les ont-ils encouragés ? Ont-ils été commis contre leur volonté ?

Le point continue à être sujet de controverse. Il entre néanmoins sans nuance dans la propagande communiste : pour Moscou, tout nationaliste est antisémite (même ceux qui ont essayé d'arrêter les exactions). L'argument n'a pas fini d'être utilisé.



*Symon Petlioura, président de la République populaire ukrainienne (1919-1920). (Wikimedias Commons/ЦДАВО України. Ф. 1871. Оп. 1. Спр. 7)*

Journaliste, militant, devenu chef des armées et président (1919-1920) de la brève République populaire ukrainienne. En tant que représentant de la première indépendance du pays, il reste considéré comme un héros par tout le courant national ukrainien.

#### **5. De l'horreur stalinienne à l'horreur nazie (1922-1945)**

En 1921, à la fin de la guerre soviéto-polonaise, une partie de l'Ukraine revient à Varsovie, le reste passe à Moscou. ***Lénine en fait une des républiques de la nouvelle Union proclamée fin 1922*** : l'URSS. C'est le moment auquel fait allusion Vladimir Poutine quand il dit que le pays a été « *créé* » par le chef bolchevique. En thuriféraire de la « *grandeur russe* », il omet de préciser ce qui a suivi : des décennies d'horreur. Pour comprendre la façon dont elles pèsent sur la mémoire aujourd'hui, on doit les considérer dans leur continuum. ***Il y a d'abord les crimes communistes.*** Ils culminent en 1932-33. Staline ordonne une collectivisation de toutes les terres paysannes d'Ukraine. Conduite à la baïonnette, elle débouche sur une famine qui fait entre 3 et 4 millions de morts. Pour de nombreux historiens,

il s'agit d'un crime de masse du même ordre que ceux que Staline a commis ailleurs. Pour les Ukrainiens, qui le nomment « *Holodomor* », il s'agit d'un génocide destiné à éliminer spécifiquement leur peuple.

***En 1939, grâce à l'alliance germano-soviétique, la partie polonaise de l'Ukraine devient russe.*** Le NKVD, ancêtre du KGB – puis du FSB – qui forma Poutine, peut y faire régner la terreur. En 1941, après la rupture d'alliance, Hitler part à l'assaut de l'URSS. En première ligne, l'Ukraine subit l'horreur à un niveau de violence dont l'Europe de l'Ouest a rarement conscience. Le pays est le terrain de la « *Shoah par balles* », le massacre de sang froid de centaines de milliers de juifs, comme à Babi Yar (en septembre 1941), un ravin situé à côté de Kiev, devenu le lieu symbole de ce martyr. Les autres Ukrainiens, des Slaves appelés, selon la hiérarchie établie par les nazis, à devenir esclaves, subissent une occupation d'une brutalité inouïe. Après avoir subi vingt ans de terreur rouge, une partie de la population avait accueilli les premiers soldats allemands en libérateurs. Certains nationalistes (le plus connu est Stepan Bandera) ont accepté de collaborer, par idéologie, ou dans le seul objectif d'obtenir l'indépendance espérée. D'autres ont lutté avec les Russes. Après la victoire soviétique, l'histoire est réécrite de façon univoque. ***Les crimes soviétiques sont niés. Les seuls héros sont les glorieux soldats de l'Armée rouge. Les autres sont des nazis.***



Affiche du film « *L'Ombre de Staline* », d'Agnieszka Holland, 2019. (FILM PRODUKCJA-CRAB APPLE FILM/Collection ChristopheL via AFP)

Au début des années 1930, Staline veut faire de l'URSS un grand pays industriel et commande la mise en œuvre du premier de ses implacables « *plans quinquennaux* ». Il ordonne la collectivisation des campagnes et, dans le même temps, lance la chasse aux « *koulaks* », les paysans un peu trop riches qu'il dépeint en accapareurs. Cette politique aboutit à un désastre, en particulier en Ukraine, le traditionnel grenier à blé de l'empire russe. La soldatesque, les commissaires politiques y font saisir tous les grains jusqu'au dernier, entraînant une immense famine qui aurait fait entre 2,6 et 5 millions de morts. Les Ukrainiens appellent cette tragédie l'« *Holodomor* » (la mort par la faim). Comme si souvent, les meurtres de Staline sont suivis d'un autre crime : la censure absolue sur cet épisode, qui sera nié pendant des décennies. En 2019, le film « *L'Ombre de Staline* », de la réalisatrice polonaise Agnieszka Holland, a raconté l'histoire bouleversante et réelle de Gareth Jones, un jeune journaliste britannique qui, au péril de sa vie, réussit à se rendre en Ukraine en 1933 et, au retour, documenta la tragédie qui s'y était passée. Le film montre aussi comment Walter Duranty, le puissant correspondant à Moscou du « *New York Times* », peut-être stipendié par les services soviétiques, mena campagne contre son confrère pour défendre les mensonges de Staline.

Deux noms – que tout sépare – peuvent résumer l'horreur mais aussi le trouble et les ambiguïtés liés à la mémoire de la Seconde Guerre mondiale en Ukraine : Babi Yar et Stepan Bandera.

Sitôt après le déclenchement de l'opération Barbarossa, en juin 1941, et l'invasion de l'URSS, les soldats d'Hitler entrent en Ukraine et mettent en œuvre avec méthode leur

politique d'annihilation. Les juifs sont les premiers visés. En deux jours de septembre, plus de 30 000 d'entre eux sont froidement assassinés le long d'un ravin, situé non loin de Kiev, le « ravin des bonnes femmes », Babi Yar. Dans les mois qui suivent, d'autres meurtres de masse de juifs, de Polonais, d'Ukrainiens, de Tziganes auront lieu au même endroit. Comme en témoigne le mémorial installé sur place, Babi Yar reste le symbole de la persécution des juifs d'Ukraine, qui fut d'une monstrueuse brutalité. Près d'un juif assassiné par les nazis sur six venait de ce pays.



Le président ukrainien Volodymyr Zelensky dépose une bougie au pied du mémorial de Babi Yar, à l'occasion du 80e anniversaire du massacre, le 29 septembre 2021 à Kiev. (HANDOUT/AFP)

Comme dans nombre d'autres pays occupés, les Allemands, pour commettre leurs crimes, s'appuyèrent sur des collaborateurs locaux. Le plus célèbre, parmi les Ukrainiens, est Stepan Bandera (1909-1959). Dès sa jeunesse, alors qu'il habite principalement dans la partie de l'Ukraine appartenant à la Pologne, il promeut un nationalisme extrémiste et violent. Quand les Allemands envahissent la Pologne, en 1939, il joue leur carte, croyant en tirer une future indépendance de l'Ukraine. Rapidement après l'invasion de 1941, il comprend que ce ne sera pas le cas. Arrêté, il passe une grande partie de la guerre prisonnière en Allemagne. Mais nombre de ses partisans participent aux exactions contre les Polonais ou les juifs et lui-même n'a jamais renié ses positions violemment antisémites et anti-polonaises. Depuis la seconde indépendance de l'Ukraine, en 1991, sa mémoire est l'objet de controverses répétées. L'extrême droite, mais aussi le courant national en général, veut voir en lui un nationaliste fervent qui a tout fait pour défendre son pays. En 2010, le président Viktor Ioutchenko lui a accordé le titre de « héros de l'Ukraine », suscitant des réactions indignées en Pologne ou en Israël. Révoqué l'année suivante par son successeur, le titre ne lui a pas été rendu, malgré les pressions des courants nationalistes. A l'inverse, les Soviétiques ont fait de Bandera l'incarnation du « collabo » et cette vision des choses prévaut toujours en Russie. Quand Vladimir Poutine ne traite pas les dirigeants ukrainiens de « nazis », il les traite de « bandéristes ». Dans son esprit, l'idée est la même.

## 6. L'indépendance et les guerres de mémoires (1991 à aujourd'hui)

Dès l'indépendance, acquise en 1991 lors de l'effondrement de l'URSS, le pays se partage en deux camps : **les proeuropéens et les prorusses**. Ils se sont opposés lors des deux révolutions (« orange » en 2004, puis celle de Maïdan, en 2014), gagnées par les proeuropéens. Ils s'opposent constamment aussi dans une interminable guerre de mémoires. Les prorusses n'ont de cesse d'utiliser l'accusation relayée aujourd'hui par le maître du Kremlin : les autres sont des nazis. Il est indéniable que la plupart des dirigeants ukrainiens d'après les deux révolutions, au nom de la haine de l'occupation soviétique, ont rendu hommage à des chefs nationalistes qui ont pu collaborer avec les Allemands. **Il est indéniable aussi que la révolution de Maïdan a été appuyée par des groupuscules néonazis**. Il est tout aussi exact que, dans les élections libres qui ont suivi, **ces groupuscules d'extrême droite ont**

***été marginalisés au profit de majorités démocratiques et (depuis 2019) d'un président d'origine juive.*** Il est tout aussi exact qu'en lançant ses armées sur un pays libre, c'est bien l'homme du Kremlin qui, aujourd'hui, se comporte en nouvel Hitler.

### **François Reynaert**

Notice sur François Reynaert : Journaliste, homme de presse, de radio et de télévisions est né à Dunkerque en 1960. Il a fait ses études à Sciences Po-Paris. Dans les années 1980, au début de sa carrière dans la presse, après stage au quotidien *Libération*, il va intégrer le journal dans lequel il s'occupera entre autres, des questions religieuses. En 1988, il sort son premier ouvrage, *Pour en finir avec les années 80*, chez Calmann-Lévy.

Depuis 1995, François Reynaert est chroniqueur au *Nouvel Observateur* (devenu *L'Obs*) où il commente l'actualité avec ironie et amusement. Passionné par la transmission historique, il va se consacrer aussi à l'écriture d'ouvrages dits de vulgarisation, notamment historiques. *Nos ancêtres les Gaulois et autres fadaïses*, paru en 2010, a eu un succès mérité ainsi que *La Grande Histoire du monde*, paru en 2016. Son approche de l'histoire dans ses livres de vulgarisation permet d'aborder différemment une histoire aux multiples facettes et notamment pourquoi tel fait est parvenu jusqu'à nous et non un autre. Tout dépendant contexte politique de l'époque. Une occasion de rappeler que l'histoire n'est pas figée une fois pour toutes et qu'elle est le terrain de choix de manipulations par des révisionnistes de tous bords.